



HAL
open science

Compte-rendu de Livia CAPPONI, Tra Politica e Religione. I Giudei nel mondo greco-romano. Studi in onore di Lucio Troiani, Jouvence, Milan, 2019

Michaël Girardin

► **To cite this version:**

Michaël Girardin. Compte-rendu de Livia CAPPONI, Tra Politica e Religione. I Giudei nel mondo greco-romano. Studi in onore di Lucio Troiani, Jouvence, Milan, 2019. Bryn Mawr Classical Review, 2021. hal-03831701

HAL Id: hal-03831701

<https://hal.science/hal-03831701>

Submitted on 28 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Livia Capponi (a cura di), *Tra Politica e Religione. I Giudei nel mondo greco-romano. Studi in onore di Lucio Troiani*, Milano: Jouvence, 2019. Pp. 268. ISBN 9788878017191. €22,00.

Michaël Girardin. Université du Littoral – Côte d'Opale. michael.girardin@univ-littoral.fr

Preview :

https://books.google.fr/books?id=Zu36DwAAQBAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gb_s_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

[The Table of contents is listed below.]

Actes d'une rencontre internationale organisée à l'Université de Pavie les 15 et 16 juin 2018, cet ouvrage, dédié à Lucio Troiani, couvre une vaste période de l'histoire juive et chrétienne. Depuis la politique séleucide aux alentours de l'année 180 avant notre ère, jusqu'au lexique de Lactance au IV^e siècle de notre ère, il réunit onze contributions classées dans l'ordre chronologique, outre la préface (L. Capponi), la *laudatio* de L. Troiani (R. Scuderi) et les conclusions (G. Zecchini). Plusieurs traitent de points de débats particulièrement récents et apportent des éléments neufs qui nourriront certainement la discussion. Il est impossible ici de rendre compte de l'ensemble des arguments et de discuter tant d'éléments. La diversité et la rigueur des propos se révèlent à l'image du bénéficiaire de l'ouvrage, à la carrière riche et fructueuse.

Lucio Troiani ouvre d'ailleurs le propos avec une réflexion sur les origines du mouvement chrétien. Contre une certaine *doxa* considérant le judaïsme comme un bloc monolithique hostile à la prédication de Paul, il souligne combien le christianisme a été préparé par certains courants juifs. Mais le « judaïsme urbain » de la diaspora (« *ebraismo urbano* »), inquiet pour le *statu quo* qu'il entretient avec son milieu, aurait été le principal adversaire de la prédication paulinienne, considérée comme subversive d'un point de vue politique plutôt qu'idéologique.

Federicomaria Muccioli poursuit avec une discussion de la « stèle d'Héliodore » publiée pour la première fois en 2007 et qui ne cesse de nourrir le débat sur les causes de l'intervention du ministre séleucide de Séleucos IV aux alentours de l'année 180 avant notre ère¹. À lire

¹ Désormais *CIIP* 3511 et *CIIP* 3512.

parallèlement aux travaux les plus récents relativisant les conséquences de la paix d'Apamée sur les finances royales ou explorant la politique de restauration menée par le roi par diverses alliances matrimoniales², ce chapitre constate que la recherche a été prompte à considérer l'intervention d'Héliodore à Jérusalem comme une conséquence de la nomination d'Olympiodoros. Il propose, à l'inverse, que cette nomination fût causée par le conflit ; qu'afin de répondre à la crise, le roi aurait changé la famille dirigeant la satrapie et répondu ainsi à la requête du grand-prêtre Onias III (2 M 4,4-6). Cela expliquerait l'image positive qu'a laissée Séleucos IV dans la mémoire maccabéenne.

C'est une réhabilitation tout aussi intéressante que propose Ariel S. Lewin au chapitre suivant. Partant de l'affaire de l'aigle d'or placé par Hérode sur le temple de Jérusalem et qui a été détruit par de jeunes gens l'accusant d'impiété, il s'intéresse au rapport varié du judaïsme aux images à la fin de la période du Second Temple. Il signale que l'aigle est resté quatorze ans sur le temple avant d'être décroché, ce qui suppose son acceptabilité par la plupart des contemporains. L'affaire ne serait pas tant religieuse que politique, le contexte d'éloignement entre le roi et les pharisiens expliquerait que ces hommes, qui jusque-là le toléraient, passent désormais à l'action. Le point de vue de Josèphe sur l'affaire serait très conservateur, opposé aux images en vertu d'une interprétation radicalisée du deuxième commandement ; son point de vue se retrouve à Tibériade lorsque, durant la guerre, il fait détruire les images du palais royal (*Vita* 65).

Giorgio Jossa se demande ensuite si Jésus s'est réellement présenté comme le roi des Juifs, présentant le messianisme et les prétentions monarchiques comme deux éléments distincts. Partant exclusivement de Marc et de la source Q, il insiste sur le caractère terrestre du « royaume de Dieu » prêché par Jésus, sans pour autant adhérer aux théories d'un Jésus révolutionnaire. Mis en danger à Jérusalem, le Galiléen aurait renoncé à ses projets et serait revenu à la prédication de Jean le baptiseur, évoquant ainsi tardivement une royauté céleste.

Contre une tendance forte à vouloir réduire à du divertissement (*entertainment*) les œuvres juives de valeur historique discutée, Sylvie Honigman soutient la fonction sapientale de textes en leur temps « perceived as history of a sort » et sans doute rédigées dans des milieux sacerdotaux. Concernant spécifiquement le troisième livre des Maccabées, l'historienne

² Sur ces deux points, voir en particulier A. Coşkun et D. Engels (éd.), *Rome and the Seleukid East. Selected Papers from Seleukid Study Day V*, Bruxelles, Latomus, 2019.

propose d'y voir le point de vue juif sur les conflits qui ont éclaté à Alexandrie en 38-41 de notre ère. Elle relève une série d'anachronismes qui empêchent d'y voir une œuvre hellénistique et souligne des parallèles avec le *Contre Flaccus* de Philon, que l'auteur avait peut-être même en tête en rédigeant son œuvre. La relocalisation de l'affaire serait une mesure de prudence face au pouvoir impérial, une sorte de *hidden transcript*.

Dans les épîtres pauliniennes et dans les Actes des apôtres, on ne saurait déceler d'indices sur la politique de la Judée des années 50 de notre ère, si l'on en croit Martin Goodman. Répondant à Peter J. Tomson³, l'historien britannique distingue plutôt des conflits internes à la communauté chrétienne (pagano-chrétiens et judéo-chrétiens) et des inquiétudes des convertis de Galatie face à leurs entourages païens qui les critiquent, que des informations sur la montée des partis anti-romains en Judée. En comparant la description d'Agrippa II chez Josèphe (victime selon lui d'« amnesia apologetica ostentata ») et dans le livre des Actes, il déclare « plausible » la participation du roi au procès de Paul, puisqu'il était alors superviseur du temple et que l'accusation portée contre l'apôtre entraînait sans doute dans ses prérogatives.

L'intervention de Josèphe comme véritable auteur et non comme simple compilateur est également démontrée par Silvia Castelli. En s'intéressant au récit du miracle de Massa et Mériba, elle souligne les particularités du récit d'*Antiquités* III, 38. Moïse ne se contente pas d'accomplir les ordres de Dieu mais paraît être le principal acteur. Josèphe pourrait avoir utilisé, comme il l'affirme, un écrit spécifique qui se trouvait dans le temple et que Titus lui aurait donné après la destruction de Jérusalem.

Les deux chapitres suivant s'intéressent à la révolte des Juifs au temps de Trajan, connue sous le nom de « guerre de Kitos ». Livia Capponi identifie une phase initiale dans le gouvernement de l'empereur comme un interlude de tolérance, essentiellement à l'aide des *Acta Alexandrinorum*⁴. Le manquement à une promesse de sa part de rebâtir le temple aurait suscité

³ P. J. Tomson, « Sources on the politics of Judaea in the 50s CE : a response to Martin Goodman », *JJS* 68, 2017, p. 244-248.

⁴ La même année, Chr. Rodriguez, « Les Juifs maîtres de Rome ? Les accusations de l'Alexandrin Hermaïscos face à Trajan », dans E. Nantet, *Les Juifs et le pouvoir politique dans l'Antiquité gréco-romaine*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 209-228 (p. 221-222) rejetait l'idée d'une amitié entre Trajan et les Juifs en s'intéressant également aux *Acta Alexandrinorum*. Si l'on poursuit l'examen de Capponi, cela invaliderait l'idée de M. Goodman selon laquelle l'adoption de Trajan aurait mis fin à la politique de bienveillance de Nerva à l'égard des Juifs. Voir par exemple M. Goodman, « The *Fiscus Iudaicus* and Gentile Attitudes to Judaism in Flavian Rome », dans J. Edmondson, S. Mason et J. Rives (éd.), *Flavius Josephus and Flavian Rome*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 167-177.

une mutinerie de la part de la communauté juive d'Égypte, menée par Loukouas, qui semblerait avoir eu des prétentions messianiques. De son côté, Miriam Ben Zeev Hofman propose de poursuivre l'analyse de M. Goodman⁵ qui, selon elle, peut réconcilier les sources évoquant une « guerre » ou une *expeditio Iudaeae* (AE 1929, 167) et l'absence de révolte de la Judée chez Dion et chez Eusèbe. Il n'y aurait pas eu de révolte mais une offensive romaine, dans le but d'éviter l'ouverture d'un nouveau front alors que la révolte de la Cyrénaïque et de l'Égypte n'était pas achevée au printemps 117. Le renvoi de Lusius Quietus en août 117 indiquerait que la guerre était alors déjà finie.

Steve Mason poursuit en proposant une stimulante reconfiguration de la manière dont l'historien peut se représenter la Judée romaine. Au lieu de s'imaginer un État sur le modèle moderne, il invite à penser la géographie à l'aide des concepts grecs de la *polis* et de la *chôra*. L'hégémonie de Jérusalem sur ses cités voisines aurait été encouragée par les Romains, désireux de n'avoir qu'un seul interlocuteur, sans pour autant créer une « province » (l'historien traduit le titre de *praefectus Iudaeae* comme « prefect for Judaeian Affairs »). De cette hégémonie seraient née une forme de « colonisation », de nombreuses cités du Levant Sud voyant apparaître une minorité juive. Il écrit ainsi : « If life away from the temple and amid foreign cultures are the main criteria for defining diaspora, then Judaeans in Caesarea, Scythopolis, or Gadara were in the same practical position as their more distant compatriots ». Il n'est cependant pas certain que cette reconfiguration permette vraiment de soutenir que la « diaspora » est un concept anachronique, car Steve Mason s'intéresse surtout à une zone grise, ne touchant ni au cœur de la Judée (Jérusalem) ni aux communautés habituellement décrites comme diasporiques. La définition de la « terre sainte » est en effet très mouvante dans les sources antiques et toutes n'admettent pas Césarée, Scythopolis ou Gadara comme en faisant partie⁶.

Pour finir, Alessandro Maranesi s'intéresse à deux éléments lexicaux par lesquels Lactance, dans son *De Mortibus Persecutorum*, disqualifie ses ennemis : le vocabulaire de la peste et de la contagion ou bien celui de la tyrannie. Si le premier est un emprunt à la littérature classique et révèle un besoin de trouver une légitimité dans la tradition littéraire, le second en

⁵ M. Goodman, « Trajan and the Origins of the Bar Kokhba War », dans P. Schäfer (éd.), *The Bar Kokhba War Reconsidered*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2003, p. 23-29.

⁶ Sur la fluidité des concepts géographiques dans l'Antiquité, voir A. Dan et É. Nodet, *Célé-Syrie. Palestine, Judée, Pérée*, Louvain-Paris-Bristol, Peeters, 2017.

revanche révèle un changement de paradigme de l'époque de Constantin. Le terme de « tyrannie », exception faite chez Tertullien (à propos de Nabuchodonosor) et Cyprien (concernant Trajan Dèce), ne référerait jusqu'à Lactance qu'au système politique de la Grèce archaïque. La classe dirigeante constantinienne aurait resémantisé ce concept, révélant un changement de conception de l'ennemi.

S'il est difficile de trouver une unité à ce volume et si toutes les démonstrations ne feront certainement pas l'unanimité, il est certain que cet ouvrage est stimulant et servira à l'avenir les recherches dans un grand nombre de domaines. Du judaïsme hellénistique et romain au christianisme primitif ou constantinien, c'est un vaste pan du judaïsme ancien qui est étudié dans son rapport entre politique et religion.

Table of Contents

Livia Capponi, "Prefazione" (7-10)

Rita Scuderi, "*Laudatio* di Lucio Troiani" (11-29)

Lucio Troiani, "Alle origini del movimento cristiano: azioni e reazioni" (31-47)

Federicomaria Muccioli, "La 'stela di Eliodoro', i Seleudici e i Giudei. Alcune considerazioni" (49-79)

Ariel S. Lewin, "Erode, Giuseppe e il Tempio fra religione, politica, cultura" (81-108)

Giorgio Jossa, "Gesù pretendeva realmente di essere il re dei Giudei?" (109-126)

Sylvie Honigman, "Between History and Fiction: *3 Macc.* And the events of 38-41 CE in Alexandria" (127-143)

Martin Goodman, "La politica in Giudea degli anni 50 CE: l'uso del Nuovo Testamento" (145-159)

Silvia Castelli, "Interventi personali nella Bibbia di Flavio Giuseppe: il caso di *Ant.* III 38" (161-178)

Livia Capponi, "Le cause della rivolta giudaica sotto Traiano" (179-203)

Miriam Ben Zeev Hofman, "New Perspectives on the 'War of Qitos'" (205-224)

Steve Mason, "*Eretz-Israel* and Diaspora: Variations on the Category Blues" (225-246)

Alessandro Maranesi, "*Libidinosus et pestifer*: Nuovi nemici, parole in parte Nuove e religione tra terzo e quarto secolo" (247-262)

Giuseppe Zecchini, "Conclusioni" (263-268)